Mlles Van Paris, Van Moé, Lavolllay, Depondt, élèves de M. Ghesquière exposent de fort jolies choses.

Bien jolies aussi les aquarelles de M. Escalle-Dubuisson, plus particulièrement nous aimons son « motif de décoration ».

En terminant, avec les beaux pastels de M. Lhomme, notre visite à l'exposition organisée par la Société des artistes lillois, nous aurons passé sans voir de nombreuses et intéressantes études. Nos lecteurs nous le pardonneront ; nous espérons aussi qu'ils iront nombreux, avant la fermeture des portes de la salle annexe du Palais Rameau admirer cette charmante exposition.

MARY-GILL.

NOUVELLES PARLEMENTAIRES

A LA CHAMBRE

Paris, 27 février.

Le déficit budgétaire

Il paraît que notre étonnant ministre des finances a enfin trouvé le moyen de combler le déficit de 60 millions qui existait dans son budget de 1898. C'est au moins ce qu'il a déclaré, hier, à la commission du budget.

L'effort a été la rigueur, mais Cochery dit Coco, est un homme habile auquel on ne peut rien cacher. Il a donc déniché les 60 millions qui semblaient le fuir depuis de si longs mois.

Le ministre maintient sans rétroactivité ses propositions antérieures en ce qui concerne les fonds d'Etat étrangers et les valeurs étrangères non abonnées. Il estime à 10 millions la recette à provenir de ce chef.

Il propose ensuite de réduire de 10 millions les prévisions de payements au titre de la garantie d'intérêt des chemins de fer.

Puis il propose de majorer d'une trentaine de millions les prévisions des droits de douane en raison des plus-values que déterminera l'importation des blés étrangers.

Le surplus de ressources nécessaires paraît fourni par des recettes nouvelles, provenant des droits sur les plombs — que la Chambre a votés hier et qui donneront un million et demi à deux millions — les droits sur les amidons, sur les vermouths, sur la publicité des boîtes d'allumettes et l'application des nouvelles mesures fiscales en Algérie, etc. Soit au total 10 à 12 millions.

En résumé, M. Cochery affirme qu'il arrive aux 60 millions qui lui manquaient et son budget est équilibré. Voilà une nouvelle qui va consoler de joie les contribuables.

La commission n'a pas pris de résolution. Elle entendra de nouveau le ministre mardi prochain, et ce n'est qu'après cette audition qu'elle se prononcera. Comme le gouvernement tient à boucler l'affaire, il est certain que la commission acceptera les propositions de M. Cochery afin qu'on puisse commencer dès le lendemain, la discussion du budget des recettes.

Les fils de douaniers et forestiers

Le rapport de M. Marc Sauzet, chargé d'examiner la proposition de M. Charles Gérard ayant pour objet l'admission des fils de douaniers et de forestiers aux écoles militaires préparatoires, en qualité d'enfants de troupe, a été distribué samedi à la Chambre.

« Votre commission de l'armée, dit le rapport est unanime à accepter la proposition de loi qui vous est soumise, en l'appliquant aux forestiers comme aux douaniers.

« Les uns et les autres, [illegible] le rôle des douaniers, dans une situation toute spéciale : organisés militairement dès le temps de paix, ils sont appelés au service pendant toute la durée de leur carrière administrative, et sont constitués en corps distincts, destinés à marcher à l'ennemi dès la déclaration de guerre. »

Proposition d'amnistie

On a distribué samedi à la Chambre une proposition de loi de René Viviani, Millerand, Chauvin, Gabriel Deville, Gérault-Richard et Paschal Grousset tendant à accorder l'amnistie pleine et entière aux personnes européennes et musulmanes qui, à l'occasion des troubles d'Alger, ont été poursuivies et condamnées pour délits contre les personnes et les propriétés. »

L'exposé des motifs justifie ainsi la proposition :

Sur ces désordres, dont la cause a été élucidée dans une discussion récente au Parlement, il ne peut y avoir, messieurs, qu'un jugement, celui que la Chambre a fait entendre et qui est pour blâmer et déplorer de pareils actes.

Mais il reste à la Chambre un devoir à accomplir et qui lui est d'autant plus aisé que son sentiment sur le fond de ces tristes événements n'est pas douteux : il ne faut pas perdre de vue que si, aujourd'hui, heureusement le désordre matériel a cessé, le désordre moral continue et qu'il y a dans les esprits bien des troubles et bien des colères. Messieurs, pour faire tomber ces colères et atténuer ces passions, nous nous adressons à vous et nous convions la Chambre à un acte de clémence nécessaire.

C'est en vain, messieurs, qu'on alléguera le respect dû à la loi. Dès les premiers jours, la justice n'est émue, a poursuivi, a frappé, et des peines rigoureuses et immédiates ont été prononcées contre un grand nombre de personnes, parmi lesquelles les plus humbles et les plus excusables. Voilà pour la répression matérielle.

Le Parlement, en réprouvant des faits semblables, a fait entendre de haut un avertissement salutaire. Voilà pour la sanction morale. Nous sommes persuadés, Messieurs, que l'une et l'autre leçon suffiront et qu'on peut sans péril, avec profit, au contraire, pour l'ordre public, faire bénéficier toute une population, — car c'est elle tout entière qui est en jeu, — d'une vaste mesure d'oubli.

CONGRÈS SOCIALISTE A ROANNE

Roanne, 27 février.

La municipalité de Roanne, pour célébrer le cinquantenaire de la proclamation du suffrage universel et en vue des prochaines élections législatives, avait organisé, aujourd'hui un grand congrès.

Parmi les délégués, se trouvaient Jules Guesde, le colonel Sever, députés, et Dormoy, maire de Montluçon.

Le soir, a eu lieu un banquet populaire de 400 couverts.

Une réunion à laquelle assistaient 1500 personnes avait eu lieu hier soir.

Le paquebot " La Champagne "

Paris, 27 février.

La Compagnie Transatlantique a reçu la dépêche suivante :

« La Champagne » est mouillée sur le banc de Terre-Neuve ; elle est à l'ancre et il n'y a aucun danger pour la sécurité du navire.

» C'est l'arbre d'hélice qui est brisé et qui, par suite, immobilise les machines.

» Nous prenons toutes les dispositions d'urgence pour que les passagers soient transportés à terre le plus tôt possible.

« D'autre part, nous recevons une dépêche de New-York annonçant que la *Champagne* a été remorquée cette après-midi, à Halifax. »

LE GAGNANT DU GROS LOT

Paris, 27 février.

Le *Temps* est allé rendre visite à l'heureux gagnant du gros lot de 500.000 francs des bons de l'Exposition, M. Emile Giot, dont nous avons annoncé, hier, la bonne fortune.

M. Emile Giot, dit notre confrère habite place de la République, 10, à Ivry. C'est un homme de 48 ans très actif, très estimé, sur le compte duquel ses voisins ne tarissent pas d'éloges. Depuis dix ans, il est établi à Ivry. Il est entrepreneur de peinture et possède à Paris une clientèle assez nombreuse. Pendant qu'il vaque à ses affaires, sa femme élève la famille — cinq enfants, dont l'aînée vient de se marier et dont la plus jeune est âgée de neuf ans — et gère à Ivry une boutique de couleurs et vernis.

La devanture multicolore du petit magasin, sur laquelle se lit en lettres blanches le nom du commerçant, attire notre regard. Nous entrons. M. Giot est absent et c'est sa femme qui nous reçoit. Son visage rayonne de joie. Entre deux piles de tablettes de couleurs, sous le dôme des balais, des pinceaux, des plumeaux qui pendent au plafond, elle nous conte sa joie :

— Ah! monsieur, vraiment, cette fois le gros lot est bien tombé. Pensez donc, nous avons cinq enfants. Sans doute mon mari et moi, nous sommes encore robustes et travaillons tous les deux, nous faisions nos affaires. Quelquefois, cependant, le manque de capitaux gênait notre commerce. Grâce à Dieu, cela ne se produira plus!

— Etiez-vous possesseurs de plusieurs bons?

— De deux seulement. Mon mari et son frère, qui est restaurateur, rue de Rivoli, les avaient achetés ensemble, bien que chacun pour son compte personnel. Ah! mon beau-frère et ma belle-sœur ont été bien heureux aussi en apprenant la nouvelle, car nous sommes tous tendrement unis dans la famille.

— Et quels sont vos projets?

— Ils sont modestes. Nous ne changerons rien à notre genre de vie. Nous devions céder notre fonds de commerce ici, à notre fille aînée, et aller habiter à Paris dans un mois, nous le ferons. Mon mari continuera à être entrepreneur de peinture. La fortune inespérée qui nous tombe du ciel mettra « un peu de beurre dans les épinards », voilà tout.

Chez le frère du gagnant, qui, ainsi que nous le disons plus haut, est restaurateur rue de Rivoli, on ne se montre pas moins joyeux. M. Giot aîné entretient ses clients « du bonheur de la famille » et répond aux félicitations par des « tournées » d'apéritifs.

M. Giot aîné passe, aux yeux de certaines gens, pour le véritable gagnant. Il nous confie qu'il s'est fait le complice de cette innocente supercherie par dévouement fraternel, « afin que son frère ne soit pas trop importuné ».

L'ACTION SOCIALISTE

DANS LA RÉGION

A Croix

Discours de Desbarbieux et Moreau. — Superbe réunion. — Les contradicteurs. — Notre succès.

La réunion qui a eu lieu à Croix, hier, a été un véritable triomphe pour le Parti ouvrier et son candidat. Malgré les efforts de l'U. S. E. P., malgré l'éloquence de M. Eugène Duthoit et la mimique expressive à laquelle a cet livré l'orateur-acrobate Georges Scamps, Desbarbieux et Moreau ont tour à tour exposé, aux applaudissements de l'auditoire, les théories et les principes dont nous nous réclamons.

La réunion a commencé à 5 h. La salle du premier étage de l'estaminet Deloecque était littéralement comble : 600 personnes environ.

C'est notre ami Desbarbieux qui déclare la séance ouverte. Forter, adjoint à Croix, est acclamé président. Sont nommés assesseurs les citoyens Battens et Roy.

Après une allocution très applaudie du président Forter, la parole est donnée à DESBARBIEUX.

Compte-rendu de mandat de Desbarbieux

Le maire de Croix est accueilli à la tribune par les applaudissements unanimes de l'auditoire.

Il se déclare heureux, dit-il, de voir une réunion comme celle-ci, où les adversaires du socialisme sont venus nombreux. En effet ces messieurs, qui ont reçu une éducation supérieure à celle des ouvriers, ne mangeront pas d'accord et en silence, et ils voudront prouver qu'ils sont des gens bien élevés. (Applaudissements ironiques).

Desbarbieux énumère longuement les réformes accomplies par la municipalité socialiste de Croix qui, tout ignorante qu'elle soit, a néanmoins pris vigoureusement en mains les intérêts ouvriers et ceux des contribuables en général.

Il rappelle que ce sont les édiles collectivistes qui ont fait flotter le drapeau tricolore sur la mairie ; qu'il reçoit les électeurs à la mairie et non chez lui — comme faisait M. Pluquet (Applaud.).

Il énumère ensuite les travaux accomplis par les socialistes relativement aux services de l'ebonage et des vidanges : à l'encombrement des voies publiques : à la clôture des terrains : aux logements insalubres : au tarif des droits de voirie ; aux égouts etc.

Il rappelle que les questions de la rue Chevreul, de l'entretien des édifices publics, tous les commerçants de la commune peuvent aujourd'hui être soumissionnaires) ont été tranchées par la nouvelle administration. Il dit que celle-ci fait faire pour 17 francs au lieu de 35 et pour 9 fr. 25 au lieu de 15 les travaux confiés jadis à des membres de la municipalité Pluquet. (Appl.)

Il passe en revue la question de l'éclairage de la rue des Ogiers de l'affaire abot des lâchers de pigeons, des concours de plusieurs des jeux de quartier institués au 14 juillet par l'administration actuelle. Il en arrive au bureau de bienfaisance et fait ressortir que 1600 fr ont été prélevés pour deux courses de taureaux, sur les bénéfices du Vélodrome, tandis qu'autrefois on se contentait annuellement de 500 fr. (Appl.).

Desbarbieux énumère ensuite les augmentations de traitement allouées aux petits fonctionnaires et les sommes votées pour soulager les misères prolétariennes et non approuvées par le préfet.

Il aborde la question de l'instruction publique et parle des réformes introduites par la municipalité socialiste dans ce domaine si intéressant : gravier pour les écoles, 750 fr. ; en 1897, 1500 fr de vêtements ; en 1896, 750 fr. ; fournitures scolaires et livrets d'ouvriers gratuits, 50 fr. ; augmentation de traitements : voyages à la mer, sanatorium, cours d'adultes etc. ; cantines scolaires, 2400 fr. (non encore approuvés), etc.

Puis notre ami aborde la question des fournitures au bureau de bienfaisance et de la protestation légitime et couronnée de succès — des boulangers et des marchands de charbon. Il énumère ensuite les vœux émis par le Conseil et se fait vigoureusement applaudir en parlant de l'affaire Sidonie Desbonnets.

Sa péroraison est un parallèle éloquent entre ce qu'on a fait autrefois et ce qu'a fait et se propose de faire le Conseil socialiste.

Une ovation est faite à notre ami.

Un contradicteur

M. Victor DELEU demande la parole. Il déclare qu'il va répondre... non à Desbarbieux, mais à l'*Egalité* (Huées).

M. Deleu se répand en récriminations à notre sujet et attaque successivement nos amis Desbarbieux et Basquin.

DESBARBIEUX revient à la tribune et réfute vigoureusement les allégations de M. Deleu qui s'éclipse. (Applaudissements répétés.)

Discours de Moreau

MOREAU est accueilli à la tribune par des applaudissements frénétiques.

On m'a salué, dit-il, au moment où je suis arrivé, du nom de Moreau le vendu. Je me demande qui aurait bien pu m'acheter, étant donné que j'ai toujours été avec les opprimés, contre les oppresseurs (Appl.)

Ce sont mes insulteurs qui sont des vendus : et je puis d'autant mieux le dire que la plupart sont des employés incapables de faire œuvre de leurs dix doigts et qui se poussent uniquement en flagornant les patrons. (Applaudissements).

Emile Moreau expose ensuite magistralement la situation actuelle ; il démontre que le gouvernement est complice de ceux qui ne veulent rien moins que la main mise sur la richesse de la France.

Il fait le procès des ralliés qui ont obéi au mot d'ordre du Pape et ont essayé d'entrer dans la République pour l'étrangler. (Applaudissements).

Il parle de l'U. S. E. P., cette association hétérogène, qui ne répond à aucun besoin.

Sociale? dit-il. Mais elle ne saurait justifier cette épithète.

Patriotique?... Mais comment expliquer-elle son patriotisme?

Moreau fait alors longuement, et aux applaudissements de l'auditoire, l'exposé du patriotisme, tel que nous le comprenons, tel que le comprennent les bourgeois.

Il rappelle ses souvenirs de 1870 et demande où étaient, au moment de la guerre ceux qui, aujourd'hui, crient : Vive la Patrie!

Ceux-là, ils vendaient leurs chevaux en Belgique plutôt que de les donner à l'armée qui se formait dans le Nord. (Applaudissements).

Moreau rappelle ce que faisait la Convention qui, à côté de Kléber, Hoche et Marceau, plaçait des commissaires civils tels que Lazare Carnot (applaudissement).

Il oppose l'internationalisme financier et clérical l'internationalisme prolétarien.

L'orateur fait ensuite un saisissant parallèle entre le collectivisme et le communisme ; il cite l'exemple de la nationalisation des chemins de fer par la Suisse.

Parlant ensuite de la propriété paysanne, l'orateur démontre que la France actuelle, qui contient 38 000,000 d'habitants, en pourrait nourrir cent millions.

Il termine en faisant un vibrant appel au prolétariat organisé pour la conquête des pouvoirs politiques.

Une longue ovation accueille les dernières paroles du citoyen Emile Moreau.

M. Duthoit intervient

M. Duthoit demande la parole.

C'est le premier contradicteur à peu près sérieux que nous ayons vu intervenir dans une réunion collectiviste.

Avec une correction de langage et d'attitude à laquelle les orateurs de l'U. S. E. P. ne nous avaient point accoutumés, M. Duthoit oppose le programme de cette association au programme du Parti ouvrier. Il le met tout entier, ce programme de nos adversaires, dans l'organisation des syndicats professionnels.

Entre temps, M. Duthoit attaque violemment Zola et Jaurès. On lui répond par les cris de : Vive Zola! Vive Jaurès!

Réponse de Moreau

Moreau répond en quelques mots. Il déclare que en 1884, et depuis cette époque, les amis de M. Duthoit ont voté continuellement contre les prescriptions législatives, en faveur des syndicats professionnels.

D'unanimes applaudissements accueillent cette déclaration, et la séance est levée au cri mille fois répétés de : Vive la République sociale! A bas les faux républicains! A bas les Peaux-Rouges!

A Wasquehal

Une réunion d'une centaine de personnes a eu lieu à 6 heures, au *Bon Fermier*, à Wasquehal. Le citoyen DESBARBIEUX présidait, assisté des citoyens MILLE et CONSTANT.

Le citoyen MOREAU a longuement et éloquemment exposé notre programme. L'ordre du jour suivant a été ensuite voté :

« Les citoyens présents à salle St-Léger, après avoir entendu les paroles du citoyen Moreau, candidat du Parti ouvrier, s'engagent à voter pour le candidat du prolétariat organisé et à le soutenir dans la lutte. Ils levent la séance au cri de : Vive le Parti ouvrier! Vive la République sociale! »

A Mouveaux

Hier soir, a eu lieu à Mouveaux la réunion publique organisée par la section tourquennoise du Parti ouvrier, 150 personnes environ y assistaient.

La séance est ouverte sous la présidence du citoyen DELEHINDUMORTIER qui donne la parole au citoyen A. PIOTEIX.

Celui-ci, en un vibrant langage, fait le procès du ministère Méline et conseille aux électeurs de voter pour le jeune et sympathique candidat du Parti, Georges Davrainne (applaud répétés).

DESCHEERDER succède à Pioteix. Il expose la situation politique dans la circonscription et voue au mépris public les Prêtres opportunistes et les Masurel cléricaux. (Appl.) Il décoche en passant quelques traits fort applaudis à M. Vincent, maire de Mouveaux et surnommé papa Maboul (Applaudissements répétés).

DEVRAIGNE a la parole ensuite. Il est accueilli par les cris de : A bas Méline!

Avec son éloquence habituelle, le candidat du Parti développe longuement notre programme. Il oppose victorieusement aux lieux communs des adversaires de l'idée socialiste et démontre l'absolue nécessité de sa prompte application.

Une ovation est faite à l'éloquent orateur.

Un ordre du jour favorable au candidat du Parti est voté ensuite à l'unanimité et on se sépare au chant de l'Internationale.

A Wavrin

Hier, a eu lieu à Wavrin, la conférence annoncée. Plus de deux cents électeurs s'étaient rendus à l'appel des organisateurs.

Le citoyen KREBS, maire d'Hellemmes, acclamé président, prononce une vibrante allocution qui est très applaudie, puis il donne la parole au citoyen ROCHART, conseiller municipal de Loos.

ROCHART, présente le citoyen Henri Ghesquière, candidat du Parti ouvrier dans la deuxième circonscription de Lille (cris : vive Ghesquière! applaudissements).

Il explique la nécessité pour les travailleurs d'être représentés par des travailleurs et il la justifie en racontant à grands traits l'œuvre socialiste dans les municipalités et au Parlement. L'orateur est souvent interrompu par des bravos frénétiques. Une ovation lui est faite à sa descente de la tribune.

Discours de Ghesquière

A peine Ghesquière apparaît-il à la tribune que la salle entière se lève et longuement l'acclame. Notre ami peut enfin parler.

Il remercie avec émotion les électeurs de Wavrin.

— « Modeste soldat, dit-il, de la cause ouvrière, mon parti m'a choisi comme porte-drapeau dans votre circonscription. Vous me connaissez. Laissez-moi vous développer mon programme. »

Alors Ghesquière expose et commente le programme du Parti ouvrier, au milieu d'une vive attention.

— « C'est ce programme, dit-il, que nous opposons à l'inertie et à l'impuissance de nos gouvernants! (Vifs applaudissements).

« Ce programme répond aux aspirations de tous ; ouvriers de l'usine ou des champs, petits propriétaires, petits commerçants, ou petits industriels. Il est la justice, il est l'humanité! »

(Bravos prolongés).

« C'est sur ce programme qu'il faut que tous les prolétaires se prononcent! »

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier le magnifique discours de Ghesquière. Le temps et la place nous font défaut. Mais disons que notre ami a littéralement enlevé son auditoire.

Discours de Ragheboom

RAGHEBOOM, si estimé à Wavrin, a succédé à Ghesquière.

Il fait le procès de l'opportunisme et de la réaction, mariés aujourd'hui contre la République, et sous l'égide du pape, puis il recommande en termes chaleureux la candidature de son ami Ghesquière, « un des vaillants du Parti ouvrier, dit il, de cette grande famille où il n'y a qu'une ambition souveraine et dominante : travailler au bien de l'humanité? »

Le citoyen Ragheboom, comme les camarades Rochard et Ghesquière, est très applaudi.

Enfin, aucun contradicteur ne se présentant, le citoyen Krebs met aux voix un ordre du jour acclamant la République sociale et la candidature de Ghesquière.

Pas une main ne se lève à la contre épreuve et la séance est levée aux cris de : *Vive le Parti Ouvrier!* et au chant de l'*Internationale*!

A Lys-lez-Lannoy

Aujourd'hui 28 février, à 7 h. 1/2 du soir, dans la grande salle de chez Labitte, estaminet du Réveil du Peuple, près de la gare, grande réunion publique et contradictoire avec le concours des citoyens Emile MOREAU, ancien député et L. BAILLEUL, rédacteur à l'*Egalité*.

DERNIÈRE HEURE

UN DRAME SANGLANT

Cherbourg 27 février.

Hier soir, au concert de l'Alcazar, Bertillon, sergent au 1er régiment d'infanterie de marine s'élançant sur la scène a porté trois coups de baïonnette dans le dos de Mme Martine Grimaud, artiste lyrique, puis s'est frappé de trois coups dans la poitrine. Les deux malheureux sont tous deux baignés dans leur sang et ont aussitôt reçu les premiers soins. Leur état est grave, les médecins ne peuvent encore se prononcer.

NOUVELLES D'ORIENT

Salonique, 27 février.

L'ordre vient, paraît-il, d'arriver de Constantinople de concentrer tout un corps d'armée sur le pied de guerre en Macédoine, ainsi à la fin du mois de mars afin de parer aux éventualités, qui risquent toujours de se produire au printemps, et particulièrement cette année, sur les frontières de la Bulgarie et de la Serbie.

Un fort contingent de troupes vient d'ailleurs de traverser Salonique se rendant de Thessalie en Macédoine, dans la direction d'Uskub et du vilayet de Kossovo où se trouve déjà, paraît-il, depuis quelques jours le maréchal Edhem pacha.

Sofia, 27 février.

Le comité révolutionnaire macédonien vient d'adresser de Philippopoli une proclamation au peuple bulgare, pour l'exhorter à prendre fait et cause pour ses frères de la Macédoine, si indignement opprimés par les Turcs, et à entrer en campagne, dès le printemps prochain, avec ou sans l'appui du gouvernement princier.

LA COLLISION D'AVIGNON

Avignon, 27 février.

Dès hier midi, le parquet a ouvert une enquête sur les causes de la collision de la gare d'Avignon. Il s'est rendu sur les lieux et a reconnu la responsabilité de l'aiguilleur Bérard, du poste Sud, qui a été pris de rester à la disposition de la justice pour avoir inconsciemment donné la voie libre à la gare Barpentane pour le train de luxe.

Bérard est dans un état de prostration extrême ; un moment on a craint pour sa raison.

L'ÉLECTION SÉNATORIALE DU VAR

Draguignan, 27 février.

Aujourd'hui a eu lieu une élection sénatoriale pour remplacer M. Félix Anglès, avocat et ancien maire de Draguignan, décédé le 7 décembre 1897.

En voici les résultats :

Premier tour — Inscrits 482. — Votants 477 — Suffrages exprimés 475.

MM. Méric, radical-socialiste 166 v. — Sigallas, républicain-radical 145. — Guérard, radical-socialiste 95. — Félicien Clavier, républicain-progressiste 62 — Caffaremer, radical-socialiste. — Ballotage.

Deuxième tour. — MM. Méric, radical-socialiste, 248 v. élu. — Sigallas, républicain-radical, 220.

M. Anglès avait été élu, en 1891, par 274 voix contre 214 à M. Ferrouillat, républicain, sénateur sortant.

L'EXPOSITION D'AVICULTURE

au Palais-Rameau

Quiconque rêve de se faire trois mille livres de rente en élevant des lapins et en soignant des lapins, a dû aller là.

Côté des gallinacés l'exposition est très réussie. Toutes les grandes races françaises y sont représentées : la Houdan, la Crèvecœur, celle qui vient du Mans, celle qui porte au loin le renom de la Bresse et celle qui fait l'honneur de la Flèche : nos races septentrionales de Gourbourg d'Hergnies et des Ardennes et, tout en tête, la vraie la grande race française, les coqs et poules de Barbezieux, hers énormes, superbes, à la plume d'un noir étincelant à oreille blanche, à la crête d'une rouge éblouissant.

Le Brésil nous a envoyé des Andalous, très beaux, des Campine et des Brackel fort estimés en Belgique, des Dorking et des Plymouth, des Russes qui semblent coiffés d'un bonnet phrygien et que de mauvais patriotes n'aimeront pas suffisamment, sous prétexte qu'il y a mieux.

Les collections de pigeons sont moins intéressantes. Les voyageurs y sont d'ailleurs extrêmement rares.

On admire pour leur grosseur les oies de Toulouse et les canards de Barbarie.

Les lapins sont aimables et gentils : on dirait de ceux que M. Méline passe au peuple français tant ils sont bien soignés.

A citer les remarquables sujets de M. Detroy, 1er grand prix d'honneur, de MM. Gourgaud, Lamy, Philippe de la Serre, Pommery Chiquennois, Monseu, De Bœve, Van Assche Fontaine, Lamy, Carlier, etc.

Une des attractions autour de laquelle la foule s'écrasait, était la couveuse artificielle où l'on voyait éclore les petits poussins.

Comme bien l'on pense, les enfants suivaient avec anxiété les premiers mouvements des gentilles bêtes pour lesquelles ils se sentaient soudainement pris d'une grande affection.

En résumé, exposition très intelligemment disposée et qui, par la beauté des sujets exposés, prouve que la Société des Aviculteurs du Nord est en sérieux progrès.

Malgré un temps de chien et une pluie fine et pénétrante une foule considérable de curieux et d'amateurs a défilé entre les huit doubles rangées de cages très propres qui renferment les merveilleux produits de nos basses-cours.

***

La liste des récompenses est trop longue pour que nous puissions la reproduire ; nous en extrayons les prix de collection et les prix d'honneur :

LA FILLE DU SUPPLICIÉ

ROMAN TRAGIQUE

(1870-1871)

PAR

Albert GOULLÉ

DEUXIÈME PARTIE

LA VEUVE DU GUILLOTINÉ

— Quand on est jeune, on a raison de s'amuser, dit Mme Nina.

Le baron vit, dans cette réflexion vulgaire, une heureuse transition ;

— Mlle votre fille n'est pas de votre avis car, si j'en juge par sa mine, elle ne s'amuse guère.

— Moi! répliqua celle-ci, je vous assure, monsieur, que je ne m'amuse ni ne m'ennuie. Eplucher des légumes n'est pas un divertissement, ni un malheur.

— A propos de malheurs, dit Plouhardec s'accrochant à une autre branche, vous nous avez, madame, extraordinairement intéressés, mes amis et moi. Nous nous sommes, une fois hors d'ici, communiqué nos impressions, et nous avons tous été d'accord pour reconnaître, ou que les faits que vous nous avez contés sont, par eux-mêmes, palpitants, ou que vous les racontez admirablement.

— C'est que j'ai vu tout cela, choses et gens, de très près.

— Ce Fieschi fut un méconnu.

— Oui, monsieur. Ce qui surtout lui a fait du tort, c'a été les disputes, au procès, entre ses coaccusés et lui. Ils ont cru qu'il les avait dénoncés et ils l'ont attaqué injustement. Alors on a profité de son mécontentement pour l'exciter contre eux.

— Mais vous, madame, dans le temps où les journaux étaient pleins de vous, où les personnes les plus haut placées vous questionnaient, vous rétablissiez la vérité.

— On me questionnait par curiosité; on ne me croyait pas.

— On vous considérait vous même comme une victime... C'étaient de terribles gens que ces conspirateurs.

— C'étaient des hommes très doux, très humains, monsieur.

— M. Tell Beecher, qui hier nous a si sévèrement interpellés, était du complot?

— Il n'en était pas, dit Joséphа vivement, puisqu'il a été acquitté.

— Oh! soyez tranquille, mademoiselle, mon intention n'est pas de demander que l'on recommence son procès.

Il y eut un froid. L'officier de marine sentait qu'il jouait mal son personnage ou plutôt qu'il s'affublait sottement d'un rôle inutile pour atteindre le but qu'il visait.

Mme Nina, qui lui donnait la réplique, n'était pas si naïve que de croire à sa sincérité, mais faisait semblant d'y croire, en attendant qu'il parlât de façon plus claire.

Joséphа, qui ne se trompait ni à son jeu ni à celui de Nina, venait de prendre peur en l'entendant prononcer le nom du vieux relieur qui, hier soir, avait fait l'apologie des régicides guillotinés.

L'intrusion de cet officier, courtisan de l'empereur Napoléon III, dans ce lieu de rencontre d'ennemis de l'empereur était certainement inquiétante.

Et, n'ayant point l'expérience que possédait sa mère, elle s'étonnait qu'au lieu d'essayer de continuer avec elle le dialogue interrompu hier, le gentilhomme breton eût repris la conversation avec Nina Lassave, sur les auteurs de l'attentat de 1835.

— Est-ce que, demanda Joséphа, vous demeurez dans le voisinage?

Cette question fournissait enfin à Plouhardec le passage pour sortir des phrases oiseuses et aborder le sujet qui le préoccupait.

— Non, mademoiselle, répondit-il, je ne suis pas votre voisin ; mais vos beaux yeux sont un aimant assez puissant pour m'attirer de l'extrémité de la ville, des confins de la France, du bout du monde.

— Quelle galanterie!

— Sérieusement, mademoiselle, je viens aujourd'hui, parce que j'avais hâte de vous revoir.

La patronne, jugeant qu'elle serait aussi bien perchée sur son comptoir, dans l'autre salle, qu'ici tout près, quitta sa chaise.

Mais Joséphа la retint.

— Maman, restez ici, fit-elle.

— Eh! mademoiselle Joséphа, suis-je donc si terrible...

— Non... D'ailleurs, je n'ai pas, plus que ma mère, affaire ici...

— Si, pour que vous ne vous sauviez pas, il est nécessaire que votre mère soit là ; je la supplie de ne pas s'en aller.

— Ceci est profondément ridicule, dit la jeune fille, agacée.

— Ce qui est ridicule, répliqua la cabaretière, c'est de s'effaroucher à propos de rien, d'être impertinente envers des personnes aimables... Excusez-moi, monsieur... et excusez-la ; c'est une enfant.

Le baron hésita s'il se retirerait, car le plus ridicule des trois était certainement lui.

Mais, d'autre part, Mme Nina indiquait très clairement qu'elle serait volontiers son alliée, et il ne trouvait pas déplaisant que la jeune fille fît résistance.

— Ne vous fâchez ni l'une ni l'autre, dit-il, et causons.

— Moi, monsieur, je n'ai rien à vous dire, déclara Joséphа.

— C'est à moi de parler, mademoiselle, vous avez tout à l'heure accueilli par une moquerie la comparaison que je faisais de vos yeux avec un aimant irrésistible.

« Eh bien! la démonstration de leur pouvoir magnétique est dans ce fait que nous trouvant hier six au-delà du Luxembourg, nous avons contourné le jardin et que nous sommes venus ici, nous réchauffer à vos prunelles.

— De grâce, monsieur!...

— Je ne vous ferai pas de grâce du tout. Vous m'entendrez. — N'est-ce pas, madame, qu'il faut qu'elle m'entende? — Vous êtes très belle, trop belle pour rester éclipsée dans cette triste rue Vavin.

« Il y a entre vous et moi une différence d'âge qui doit vous rassurer quant à mes intentions. Je pourrais presque être votre père. Supposons que je le sois. Je vous adopte. Je suis assez riche pour vous doter, afin que vous fassiez, dans trois ou quatre ans, un beau mariage.

Il développa ce thème, évitant les mots effarouchants pour la fille, et étant suffisamment explicite pour la mère.

Mais Joséphа révoltée qu'on la traitât en fausse ingénue, en prude hypocrite, ne lui permit pas d'achever.

— Eh! monsieur, cria-t-elle, en voilà assez! je ne suis pas une niaise à qui l'on débite de pareilles balivernes. Je vous aimais mieux, en vérité, hier soir quand brutalement vous m'arrêtiez pour me dire en face vos réels desseins.

— Hier, j'avais beaucoup bu de votre excellent fit-en-quatre et vous avez mis sur le compte de l'ivresse mes offres. Je viens les renouveler aujourd'hui. Elles sont donc sérieuses....

Mais elle n'écoutait plus. Abreuvée de honte, pâle d'indignation, elle quitta la salle sans prendre garde si c'était sa mère ou cet homme qui la suppliait de rester encore pour être davantage insultée.

Elle gagna sa chambre et s'y enferma, résolue à n'en sortir que quand elle aurait la certitude que l'officier de marine était parti.

Une répulsion de dégoût était le seul sentiment qu'il lui inspirât à cette heure.

Ce matin, quand elle avait pensé à lui, quand elle se le représentait aventureux et provoquant, il pouvait devenir dangereux. A présent qu'il s'était montré fourbe et cauteleux, très maladroitement d'ailleurs, mais par volonté délibérée, il n'était plus à craindre.

La conversation se poursuivit entre Nina Lassave et lui.

— Elle n'est pas facilement domptable, ma fille, elle n'en fait qu'à sa tête, dit Nina, avec ce ton avantageux des parents qui trouvent dans la résistance de leurs enfants à leurs projets méprisables un sujet d'être fiers.

— A moins qu'elle ne soit domptée déjà, dit Plouhardec, qui n'avait plus, seul avec la mère, à garder les mêmes ménagements qu'en présence de la fille.

— Et par qui donc? Ah! vous ne la connaissez pas.

— Etes-vous bien sûre que la demoiselle n'a pas un amoureux?

— Si j'en suis sûre! Elle ne m'a jamais rien caché... Justement, quand vous êtes entré, nous causions des méfiances que doit avoir une jeune fille... Ce n'est pas elle qui se laissera surprendre!

— Comment appelez-vous ce grand jeune homme brun, qui, hier soir?...

(A suivre)